





LE

CHARIVARI.

1861.

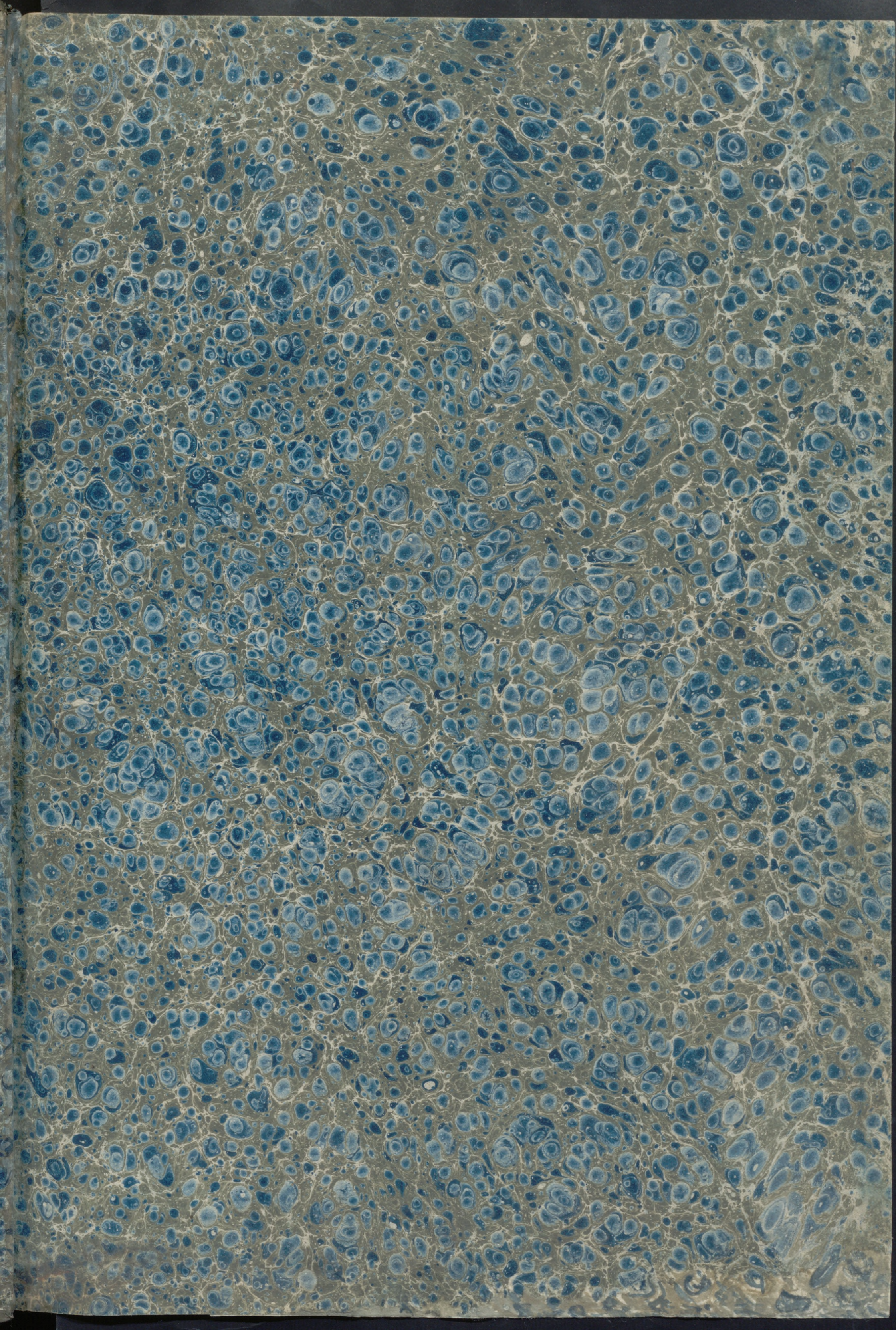


MUSEO NACIONAL DE
ARTE CONTEMPORANEO

MUSEO NACIONAL DE
ARTE CONTEMPORANEO

BIBLIOTECA

Nº 0792



ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.
 DÉPARTEMENTS (Trois mois)..... 20 fr.

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser pour les annonces du CHARIVARI, à M. ALBERT HARDUIN, fermier d'Annonces, 3, rue de la Bourse.

ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.
 DÉPARTEMENTS (Trois mois).... 20 fr.

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins, à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.



LE CHARIVARI



BULLETIN.

Le *Monde* a le bonheur de posséder en Italie un correspondant qui est bien le plus habile homme que l'on connaisse.

Ce personnage vient de découvrir une horrible trame ourdie par le général Cialdini à l'effet d'entrer dans Rome sans la moindre difficulté et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette trame si noire « est encore un véritable mystère, même pour les hommes politiques les mieux informés. » Mais alors, direz-vous, comment a-t-elle été découverte par le correspondant du *Monde*? De la façon la plus simple. « Ayant rencontré par hasard un de mes amis qui puise d'ordinaire ses informations à des sources infailibles, j'ai pu m'expliquer ce mystère. » Ainsi parle ce correspondant récréatif, et l'on avouera qu'il ne manque pas de chance, puisqu'il obtient en passant par hasard dans une rue des renseignements que ne possèdent pas même les « hommes politiques les mieux informés. »

Il paraît qu'à Turin les renseignements sont comme l'esprit, ils courent les rues.

Mais venons au fait.

Cialdini ne doit pas s'occuper sérieusement de détruire le brigandage. Les correspondants des autres feuilles ultramontaines assurent au contraire qu'il prétend *étouffer dans le sang*; c'est que probablement il n'ont pas questionné le même passant qui a renseigné le correspondant du *Monde*. Les passans sont comme les horloges, qui ne marquent pas toutes exactement la même heure, leurs nouvelles diffèrent :

Souvent le passant varie,
 Bien fol est qui s'y fie!

Donc, quoi qu'en aient pu dire les passans de l'*Ami de la religion*, de l'*Union* et de la *Gazette*, Cialdini n'a pas le dessein de détruire les brigands; il veut au contraire ramasser et concentrer toutes les bandes et les pousser « par la force ou par des manœuvres, au-delà de la frontière pontificale et jusqu'à Rome où l'armée française n'aurait pas le droit ni le devoir de refuser l'entrée aux troupes d'un souverain allié de la France. Le général de Goyon fera la garde autour de la personne du pape, mais la révolution fera le reste. Le pape ira trouver ses amis à Vérone et, le but de l'occupation française cessant ainsi, M. le général de Goyon s'en ira aussi avec ses régimens, et nous resterons les maîtres à Rome sans trop de fatigue et d'opposition. »

Tel est le plan révélé par un passant. En vérité, il ne nous paraît pas fort, et nous n'en faisons par compliment au général Cialdini. Après cela, pour un renseignement donné par un homme qui ne fait que passer, c'est bien suffisant, surtout si cet homme est pressé et n'a pas le temps de causer longuement avec son interlocuteur.

Le procédé d'information usité par le correspondant du *Monde* lui ayant si bien réussi, nous ne saurions mieux faire que d'en user à notre tour.

J'arrête donc un passant dans le faubourg Montmartre et je lui demande ce qu'il y a de nouveau.

Le passant me répond :

— Il y a du scandale dans Landerneau.

— A quel sujet?

— Au sujet d'une lettre adressée par Garibaldi à la comtesse Dora d'Istria.

— Et que dit cette lettre ?

— Ce que l'on savait déjà, que les cléricaux sont les ennemis de la liberté italienne et qu'il faut moins que jamais s'y fier. Garibaldi ne cesse d'appuyer sur ce point, il y revient toujours, ce qui prouve que c'est un homme incorrigible duquel il ne faut rien attendre de bon. Voilà tout.

— Merci, passant.

Au coin du café Vachette, j'en saisis un autre au collet.

— Homme qui passes, que vas-tu m'apprendre ?

— Que le prétendu retour du général de Goyon en France est démenti.

— Bon. Ensuite ?

— Mais qu'en revanche le prochain voyage du roi de Prusse au camp de Châlons est donné comme positif.

— Mais c'est tout le contraire que l'on disait hier.

— Eh bien, c'est tout le contraire de ce qu'on disait hier que l'on dit aujourd'hui. Voilà la différence.

Là-dessus mon passant m'échappa. J'en aperçois d'autres sur le boulevard, mais ils prennent tous la fuite à mon approche. C'est que probablement ils ont des nouvelles importantes qu'ils prétendent garder pour eux. Je me lance à leur poursuite et puis-je avoir la chance du correspondant du *Monde*!

Clément Caraguel.

CONFÉRENCES DU CHARIVARI.

PREMIÈRE SÉANCE.

Les personnes qui honorent les journaux de leur lecture ont dû remarquer tous les quinze jours le retour d'un paragraphe qui y revient périodiquement.

Ce paragraphe est le compte-rendu des délibérations de la Conférence des avocats.

Là se débattent dans l'intimité les questions épineuses de la jurisprudence. Deux champions y soutiennent l'affirmative, deux autres la négative, puis la conférence après un résumé émet par un vote son opinion définitive.

Frappés de l'utilité de cette institution, nous nous sommes décidés à fonder à notre tour les *Conférences du Charivari* pour la solution des questions épineuses de la politique quotidienne.

La première séance a eu lieu hier.

Le problème proposé était celui-ci :

— *A-t-on le droit de disposer de ce qui ne vous appartient plus ?*

Et subsidiairement :

— *Le roi de Naples peut-il disposer en faveur de la guerre civile des armes qui ont été enlevées à ses troupes par les soins des autorités françaises à Rome ?*

Le célèbre avocat du droit divin, M^e Janicot, avait été chargé d'office de soutenir l'affirmative.

A midi trente-cinq le président lui donne la parole.

M^e JANICOT (se levant au milieu de la curiosité générale) :

Messieurs,

Je m'étonne en vérité de voir des gens intelligens arrêtés par une question aussi futile. Je m'étonne qu'un défenseur de la religion et de la propriété ait besoin de prendre la parole pour confirmer un axiôme aussi élémentaire.

Evidemment oui, je me hâte de le proclamer, on a toujours le droit de disposer de ce qui ne vous appartient plus.

L'histoire de la légitimité me fournirait — si je ne craignais d'abuser de vos instans — des exemples par poignées.

Pour n'en citer que quelques-uns empruntés à notre histoire nationale, voyez notre grand Louis XVIII en exil.

Est-ce que sa majesté, sous le vain prétexte que la France s'était donné un empereur, est-ce que sa majesté ne continuait pas à considérer la nation comme étant son patrimoine ?

Je pourrais, messieurs, vous soumettre plus de cent décrets à l'appui de mon assertion.

Il n'y avait plus de cour, cela empêchait-il le roi de se donner le plaisir de créer des chambellans par centaines ?

L'ordre de saint Louis était supprimé; un si futile détail pouvait-il arrêter la générosité du prince toujours prêt à distribuer des kilomètres de rubans ?

L'armée était en d'autres mains. Était-ce une raison pour que le souverain se privât de l'innocente satisfaction de décerner des brevets de généraux ?

Le révérend père Loriquet, notre plus éminent historien, est là pour affirmer que l'un de ces brevets fut accordé au marquis de Buonaparte.

Et plus tard, messieurs, les émigrés ne se firent-ils pas adjudger un milliard pour prix des immeubles qu'une loi avait mis en vente ?

Pour tout homme imbu des vrais principes de la légitimité, une loi n'est valable qu'autant qu'elle sert les désirs de notre sainte cause. C'est là un fait acquis.

Je passe donc sans autre commentaire à la question subsidiaire.

Eh ! quoi, messieurs, vous osez me demander si François II peut disposer des armes qui ont été prises à ses troupes !

Mais comment voudriez-vous que ce prince chevaleresque soutînt la guerre civile sans armes ? Avec quoi voudriez-vous qu'il en achetât sans argent ?

Peut-être m'objectera-t-on que la guerre civile n'est point un bien nécessaire. Dérision ! Demandez à un pommier de porter des poires, à un rédacteur du *Monde* de parler français, mais ne demandez pas à un prince légitime détrôné de ne pas conspirer.

Je termine, messieurs, par un simple syllogisme.

La vie d'un roi est plus précieuse que celle de ses sujets; or François II succomberait à une maladie de langueur, s'il ne faisait pas entre-égorger ses anciens peuples; donc il faut laisser à François II les instrumens nécessaires à la culture de cet art d'agrément.

Je croirais offenser la raison en ajoutant une syllabe de plus.

Le président, après avoir laissé à M. Laurentie le temps d'accoler son collègue, donne la parole au *Constitutionnel* pour soutenir la négative.

LE CONSTITUTIONNEL. — Messieurs, je... Vous comprenez, en ma qualité de journal officieux... sans nul doute... Cependant... ma conviction... je ne puis... Bref, n'étant pas sûr des intentions de mon gouvernement, je demande à m'abstenir.

LE PRÉSIDENT. — En présence de ce désistement plein de prudence, la conférence m'approuvera, je pense, de choisir un autre avocat. La parole est au bâtonnier du *Charivari*.

LE BATONNIER. — Messieurs,

Vous avez un ami, cet ami possède un ennemi. L'ennemi s'est jeté sur votre ami avec l'intention de lui enfoncer dans le dos un couteau frais aiguisé.



Vous avez désarmé l'ennemi et confisqué le couteau. Supposez que vous vous appeliez la France. que l'ami se nomme Victor-Emmanuel.

Rendez-vous le couteau à son ennemi ?

J'ai dit...

De bruyans applaudissemens accueillent cet apologue. La conférence vote la négative au suffrage universel.

M. Laurentie emporte M^e Janicot évanoui. La séance est levée.

Pierre Véron.

LE RIVAL D'ALEXANDRE DUMAS.

Il y a trois ou quatre ans, grand Alexandre, vous avez créé un petit journal intitulé le *Mousquetaire*. C'était vous qui faisiez les romans, les causeries, les revues de théâtres, les faits-divers de cette feuille hebdomadaire.

Plusieurs personnes prétendaient même que c'était aussi vous qui l'imprimiez et le portiez en ville.

Mais c'était une plaisanterie à laquelle nous avons refusé d'ajouter foi.

Vous avez abandonné la rédaction de ce journal pour aller porter des consolations à Schamyl, déposer vos hommages aux pieds de la princesse de Trébizonde et délivrer les peuples qui étaient dans l'esclavage.

Vous avez eu tort, car voici le vicomte Ponson du Terrail qui veut montrer que, pour lui comme pour vous, c'est une plaisanterie de rédiger un journal.

Le vicomte Ponson va confectionner à lui tout seul les *Coulisses du monde*, un nouveau *Mousquetaire*.

M. Ponson seul fera des chroniques théâtrales, des causeries, des romans, des revues des eaux et des bains de mer, etc., etc., deux ou trois mille lignes par numéro.

Aussi nous n'hésitons pas à dire qu'Alexandre Dumas est tombé par le vicomte du Terrail, et tenez, voyez à l'œuvre le rédacteur des *Coulisses du monde*.

Il est dans son cabinet de travail, sa main court sur le papier avec une vitesse prodigieuse, il ne cherche pas un seul instant, ses idées arrivent les unes après les autres sans la moindre interruption.

LE VICOMTE (tout en écrivant). — Comment me débarrasser de ce jeune homme qui me gêne pour l'action... Ah ! parbleu, je vais le faire mourir, il sera empoisonné en mangeant un plat de champignons vénéneux... Mais ce jeune homme me serait pourtant utile pour le denouement. Au fait, je puis le faire ressusciter. Quinze jours après son empoisonnement un médecin très habile lui fera prendre un contre-poison et il sera sauvé. Je ferai l'éloge du talent des médecins de Paris et ils m'enverront tous leur carte.

UN GARÇON DE BUREAU (arrivant). — Monsieur Ponson du Terrail !

M. PONSON. — Que voulez-vous ?

— M. Delamarre m'envoie vous demander si vous avez terminé le roman que vous lui avez promis.

— Est-ce qu'il l'attend ?

— Mais certainement, il compte sur vous.

— Dites-lui que je lui enverrai son roman demain.

Cinq minutes après arrive le gérant du *Pays*.

LE GÉRANT. — Monsieur Ponson du Terrail, je suis

bien fâché de vous déranger, mais j'ai deux mots à vous dire.

— Parlez vite.

— Est-ce vrai que vous fondez un journal ?

— Mais, oui ; le premier numéro a déjà paru.

— Alors vous n'allez plus donner de copie aux autres journaux ?

— Si fait ; cela ne m'empêchera pas... je veux enfoncer Alexandre Dumas.

— Ah ! merci, mon dieu !

— Pourquoi cette exclamation ?

— M. Paulin Limayrac, votre ancien collaborateur de la *Patrie*, craignait de ne pouvoir pas obtenir un roman de vous.

— Le fait est que je ne pense pas lui en donner un avant quelques mois.

— Ah ! bonté divine, serait-ce possible ?... Tout à l'heure vous me disiez que vous aviez l'intention de continuer de travailler dans les autres journaux.

— C'est vrai. A l'instant même je viens de promettre à M. Delamarre un grand roman.

— Pourquoi rendez-vous plutôt service à M. Delamarre qu'à M. Paulin Limayrac ?

— C'est lui qui est venu me solliciter le premier.

LE GÉRANT (se jetant aux genoux de M. Ponson). — De grâce, ne nous abandonnez pas. Pourquoi ne faites-vous pas dans le *Pays* une onzième partie à vos beaux *Drames de Paris* ?

— Comment dans le *Pays*, mais je les ai commencés dans la *Patrie*.

— C'est vrai, mais M. Limayrac a emmené avec lui tous les abonnés de la *Patrie*.

— Tiens, vous me donnez une idée.

— Aceptez ma proposition, je vous en prie. Alexandre Dumas sera furieux lorsqu'il verra que vous rédigez à vous tout seul un journal et que vous travaillez encore dans la *Patrie*, le *Pays*, la *Presse* et dix autres journaux.

— Vous pensez que cela vexera Alexandre ?

— N'en doutez pas.

— Avant huit jours vous aurez la onzième partie des *Drames de Paris*.

— Oh ! merci, mon Dieu !

Après le départ du gérant du *Pays* M. Ponson seul fait venir dix-sept secrétaires pour leur dicter en même temps dix-sept choses différentes.

- 1° Des causeries pour son journal,
- 2° Un roman dit
- 3° Une chronique des eaux, dito,
- 4° Une chronique théâtrale, dito,
- 5° Une revue biographique, dito,
- 6° Un roman pour le *Pays*,
- 7° dito pour le *Constitutionnel*,
- 8° dito pour la *Patrie*,
- 9° dito pour le *Pays*,
- 10° dito pour la *Presse*,
- 11° dito pour le *Journal pour tous*,
- 12° dito pour le *Journal du Dimanche*,
- 13° dito pour les *Cinq centimes illustrés*,
- 14° dito pour le *Journal de la semaine*,
- 15° dito pour les *Bons romans*.
- 16° dito pour la *Ruche parisienne*.
- 17° Et enfin ses *mémoires*.

Adrien Huart.

ACADÉMIE DES SCIENCES

Le sucre et les vers à soie. — L'éclairage électrique de la place du Palais-Royal. — L'instrument de M. de Pourceaugnac. — L'atmosphère de la comète. — Couleurs photographiques. — Le mémoire de M. Bataille. — M. Flourens et le docteur Isambart. — M. Leverrier trouve une nouvelle définition du progrès.

Le sucre étant un objet de consommation de première nécessité, il ne faut pas s'étonner de toutes les tentatives même les plus invraisemblables opérées par les chercheurs pour découvrir cette précieuse substance dans les corps les plus hétéroclites.

Après avoir interrogé toute la flore de nos contrées, les savans ont soumis à la question le règne animal et voilà que la faune leur donne raison.

Je vous ai déjà appris qu'en faisant contracter aux lapins certaines maladies, de leurs liquides évaporés on obtient pour résidu du sucre ; je vous annonce aujourd'hui que M. de Luca vient d'inventer le sucre de ver à soie.

C'est en faisant bouillir dans une chaudière des vers à soie malades que ce savant est arrivé, par l'adjonction de certaines drogues, à les convertir en sirop qu'il a transformé en sucre véritable.

D'autres expériences l'ont amené aux mêmes résultats en employant tout simplement les peaux dont se débarrassent les bombyx à l'époque de chaque mue.

Si le progrès continue, on ne saura plus si l'on sucre son café avec de l'urée de lapin ou avec de vieilles peaux de vers à soie.

M. de Luca veut encore aller plus loin :

Vous savez que la place du Palais-Royal est tous les soirs éclairée au moyen d'un phare électrique. Des nuées d'insectes que cette lumière attire de très loin viennent s'y griller les ailes et s'amonceler mourans au pied du fanal. Chaque matin on enlève un tonneau de ces cadavres pour les jeter à la voirie ; M. de Luca a réclamé ces insectes dans l'intérêt de la science et au nom de l'humanité ; on les lui a adjugés et il va tenter de les transformer en sucre.

L'instrument qui effrayait si fort M. de Pourceaugnac et qui a déjà subi tant de transformations depuis le *clyso* jusqu'à la pompe à incendie, cet instrument, dis-je, vient de recevoir une nouvelle application.

M. Edouard Fournié a présenté son appareil à l'Académie et l'a fait fonctionner devant elle avec un plein succès.

A ce sujet M. Velpeau est entré dans quelques explications dont voici le résumé :

M. Ed. Fournié, ayant remarqué que les liquides pulvérisés ne parvenaient jamais jusqu'aux poumons par l'aspiration et ne dépassaient pas les bronches, eut l'idée de construire cet appareil pulvérisateur pour la cautérisation des organes vocaux malades.

On ne sait pas encore où s'arrêtera l'emploi de cet instrument primitif.

M. Poey affirme, et tout porte à croire qu'il est dans le vrai, que notre terre se trouvait le 30 juin dernier en pleine atmosphère de la comète.

Delà à supposer que les brouillards secs et les brouillards lumineux proviennent du voisinage de comètes que leur position ne permet pas d'être aperçues il n'y a qu'un pas ; on le fera.

UNE EXCURSION AUX PYRÉNÉES.

LA GROTTTE DES EAUX-CHAUDES.

— Vous venez avec nous à la grotte des Eaux-chaudes ? me dit en déjeunant mon voisin de table d'hôte, jeune homme sur le retour.

— Il y fera bien chaud, monsieur Belhomme.

— Qu'importe ! D'ailleurs le soleil des Pyrénées est toujours pâle ; il a des fraîcheurs et des rhumatismes, c'est connu. Et puis la partie sera délicieuse, M^{me} de C*** l'honorera de sa présence, — avantage médiocre — mais ses filles l'accompagneront. Charmantes ! vous savez ? Allons, c'est dit.

Je me laissai tenter et me joignis à la caravane composée d'une douzaine de personnes. En passant dans la partie de la route encaissée entre deux montagnes, notre conducteur me fit remarquer la pureté des eaux du Gave qui coule avec fracas à une profondeur tout à fait respectable.

— Quelle belle couleur ! monsieur, me dit-il... on dirait de l'absinthe.

En arrivant au village dont je ne vous ferai pas la description, bien qu'il en vaille la peine, nous mêmes en réquisition toutes les montures disponibles. On les tira au sort et le hasard me donna un mulet assez grinchu répondant au nom de *Général*.

Nous partîmes, guides en tête, et, ma bête ayant manifesté quelque répugnance à quitter sa botte de foin, je me trouvai le dernier de la cavalcade.

— Quel beau temps ! me dit Belhomme qui cheminait héroïquement à pied, dans le but de prouver à nos guides qu'un Parisien de la rue des Martyrs peut avoir le jarret aussi solide que celui d'un enfant des Pyrénées.

— Magnifique, lui répondis-je, et je crois que vous avez eu tort de ne pas mettre en réquisition un dada quelconque ; nous en avons pour une heure à monter sous ce soleil de plomb.

— Bah ! j'en ai vu bien d'autres. Oh ! le joli lézard ! je vais tâcher de l'attraper : M^{lle} Berthe en désire un depuis longtemps.

Et Belhomme se mit en chasse, grimant, courant, se déchirant et s'écorchant un peu partout. Il revint essoufflé, rouge comme une tomate, n'en pouvant plus, mais sans le moindre lézard.

Tout en s'épongeant, Belhomme s'appuyait négligemment sur la croupière de mon mulet et peu à peu se faisait remorquer par lui sans pudeur. Ce surcroît de bagage paraissant injuste à l'animal, il dessina avec une jambe de derrière un coup de pied circulaire qui frôla le tibia de Belhomme.

— Méfiez-vous de *Général*, lui dis-je ; le loueur m'a prévenu de sa susceptibilité ; il paraît qu'il déteste les promenades à trois.

— Alors n'allez pas si vite, mon cher ami. Vraiment ces dames n'ont aucune pitié ; encore un peu et elles galoperaient.

— Attrapez-leur donc des lézards.

— Décidément il fait trop chaud ; je vous en prie, laissez-moi monter en croupe.

— Que dira *Général* ? Je ne suis pas convenu de cela avec lui. Nous avons besoin de leur consentement, et je doute de son humanité.

Après une heure de marche nous arrivâmes à la grotte. Le pauvre Belhomme ruisselait. Les guides l'engagèrent à ne pas entrer dans cet état, la grotte étant d'une fraîcheur dangereuse.

— Savez-vous ce que je vais faire ? me dit-il.

— Non ; j'ignore vos dessins.

— Je vais me cacher derrière un rocher, retirer ma chemise et la faire sécher au soleil.

— Excellente idée.

— Surtout empêchez ces dames de venir de mon côté.

— Soyez tranquille.

Je laissai Belhomme se livrer aux soins de son petit ménage et je rejoignis la société qui attendait à la porte de la grotte que M^{me} de C*** eût cueilli certaine plante pour son herbar. Je demandai de quel côté elle herborisait et j'appris avec effroi que c'était dans la direction de Belhomme. Fidèle à ma promesse et présentant un malheur, je retournai sur mes pas. Bientôt j'entendis un cri et je vis M^{me} de C*** sortir d'un taillis les joues couvertes de l'aimable coloris de la pudeur, les yeux étincelants d'indignation.

— Qu'avez-vous donc, madame ? lui demandai-je hypocritement.

— Moi, rien ; mais je crois que M. Belhomme est fou, je viens de l'apercevoir dans un costume étrange. Il recommence les folies de Don Quichotte dans la montagne noire, Ah ! vraiment, ce monsieur est bien ridicule.

Nous commençâmes notre exploration, les guides sou-

m^{me} Martinet, 172, r. Rivoli et 41, r. Vivienne.Lith. Destouchez, 88, r. Paradis p^{er} Paris.

— Eh! quoi... ma fille... tu veux aller à cheval avec monsieur Jules... visiter les ruines du château voisin... mais c'est très compromettant!

— Tu nous accompagneras sur un âne.

— Mais je ne pourrai jamais vous suivre!

— Tu partiras deux heures avant nous.....

nant les dames et tous les hommes portant une torche faite d'une forte branche de sapin convenablement enduite de résine. Nous passions sur les ponts de bois jetés sur le torrent, parquet mouillé, glissant et brayant, et nous admirions les effets de lumière sur les stalactites, lorsqu'un appel désespéré arriva jusqu'à nous. C'était Belhomme qui nous suppliait de l'attendre.

— Pas si vite, nous criait-il, ma torche s'éteint.

— Voyez donc s'il a un costume convenable, me dit M^{me} de C^{***}.

— Ne craignez rien, madame, le froid pénétrant de cette grotte nous répond de la rectitude de sa toilette.

— Ah! mon cher ami, fit Belhomme en me rejoignant, je suis tombé dans le torrent; heureusement que je n'ai eu de l'eau que jusqu'aux genoux, mais mon chapeau, un panama superbe, y est resté. Ce n'est pas tout, je suis sûr que je couve une pleurésie.

— Vous la guérirez aux Eaux-Bonnes.

— Jolie consolation. Sapristi! ma torche s'éteint.

— Agitez-la.

— Bon! j'envoie de la résine sur mon pantalon blanc.

— Oh! blanc...

— C'est vrai, je suis curieux de savoir de quelle couleur il est maintenant... Dites donc, c'est fort laid ici et très sale.

Les guides se mirent à pousser de grands cris pour nous faire admirer un écho assez médiocre.

— A quoi bon ces hurlemens? me dit Belhomme, le torrent ne fait-il pas assez de bruit. Il me semble que je commence à parler du nez; trouvez-vous?

— Oui, le cerveau est pris.

— En attendant mieux. Bête de partie! Comment! il faut encore grimper sur ces pierres humides?

— C'est indispensable pour voir la cascade du fond de la grotte.

— Je m'en fais une idée. Vous me la raconterez, la cascade.

— Vous reculez lorsque ces dames vous montrent le chemin?

— Écoutez donc, je n'ai pas de crinoline comme elles pour me soutenir sur le gave. Je vais m'en aller tout doucement. Si vous ne me retrouvez pas à la porte, vous me cherchez dans le torrent, chute restante.

La grotte visitée avec soin, nous regagnâmes l'entrée. En y arrivant tout le monde partit d'un rire fou à la vue de Belhomme. Son costume blanc, si coquet le matin, n'avait plus de nom dans aucune langue, et, de plus, le malheureux se disputait avec le portier de la grotte qui lui réclamait un franc cinquante pour droit d'entrée.

— Au moins rendez-moi mon panama.

— Si on le retrouve, Monsieur, vous pouvez être certain qu'il vous sera renvoyé.

Au moment de nous mettre en route pour redescendre, Belhomme me supplia de lui céder mon mulet.

— Vous n'y pensez pas, lui dis-je, et votre réaction? Il faut de toute nécessité que vous arriviez aux Eaux-Chaudes dans un état de transpiration semblable à celui dans lequel vous étiez en montant ici; c'est à cette condition que vous éviterez la fluxion de poitrine.

— Vous avez raison. Maintenant ce qui me taquine, c'est de rentrer aux Eaux-Bonnes dans un pareil débraillé.

— Ne pouvez-vous vous promener jusqu'à la nuit?

— Mais je meurs de faim.

— On arrache des racines, on cherche des rayons de miel dans le creux des arbres, les ours adorent cela.

— Merci, je préfère le dîner de l'hôtel si mauvais qu'il soit.

— A propos, vous savez que M^{me} de C^{***} vous a vu dans votre négligé de Roland furieux.

— Et pourtant l'ingrate me lance des regards vipérins!

En rentrant au village, le temps était superbe et la promenade encombrée de monde; aussi Belhomme eut-il un succès fou avec son mouchoir en fanchon de crainte des coups de soleil.

— Je suis un peu ridicule, n'est-ce pas? me dit-il.

— Si vous ne l'étiez qu'un peu, ce serait grave, mais vous l'êtes au-delà de toute espérance et cela pose.

— Cachez-moi, s'écria-t-il à la vue d'une belle dame, voilà la princesse russe que j'ai fait danser hier au soir... Ah! elle m'a reconnu et elle rit comme les autres. Femme sans cœur, va!

— Il vaut mieux être sans chapeau.

— Cherche un valseur, ma belle; à dater d'aujourd'hui je te ferme mes bras et je vais de ce pas polker avec une bassinoire.

En fait de photographie, M. Niepce de Saint-Victor s'est promis de nous en faire voir de toutes les couleurs et il tiendra parole. Nous avons déjà tous les tons intermédiaires du blanc au gris très foncé, cet infatigable chercheur vient de doter la photographie des couleurs jaune, bleu, vert et noir.

Encore quelques années de travaux et cette science possèdera une des palettes les plus complètes.

M. Bataille a fait imprimer le remarquable mémoire dont je vous ai parlé, sur la phonation, et en a fait hommage à l'Académie.

M. Flourens n'a pas eu le courage de lui annoncer qu'aux termes des règlements, cet ouvrage étant imprimé ne pouvait plus être l'objet d'un rapport sur lequel M. Bataille comptait beaucoup; mais en revanche il en a fait un éloge mérité dans lequel nous trouvons cette phrase.

« Grâce aux figures qui accompagnent le texte et qu'il doit avoir dessinées lui-même, car cet artiste a tous les talents, cet ouvrage devient intelligible pour tout le monde, même pour ceux qui ne savent pas chanter... comme moi. »

Est-ce à dire, ô monsieur Flourens, que ceux qui ne savent pas chanter ne font pas partie de tout le monde?

Vous me rappelez la fameuse phrase du docteur Fontanarose: « Connus dans l'univers et dans mille autres lieux. »

M. Leverrier, si chatouilleux à l'endroit de la politique quand ses confrères et collègues effleurent par hasard et par inadvertance ce terrain brûlant en pleine académie,

s'est laissé entraîner l'autre jour beaucoup plus loin que personne avant lui n'avait osé le faire, et cependant personne ne l'a rappelé à l'ordre, lui.

Il est vrai que M. Babinet s'en soucie peu.

M. Leverrier annonçait la création à Rome d'un second Observatoire par ordre du pape, et il citait avec un certain semblant d'indignation comique :

(Je cite textuellement.)

« Voilà comme le gouvernement pontifical si indigne-ment calomnié travaille à étouffer l'amour des sciences humaines et du progrès ! »

Au compte de M. Leverrier les progrès d'un gouvernement ne doivent se compter que par le nombre d'observatoires qu'il fait construire; d'autre part les sciences humaines se résument dans la seule astronomie.

Vous demandiez du nouveau, en voilà.

J. Denizet.

Aujourd'hui jeudi, au théâtre du Chalet-des-Iles, première représentation de *Flamberge au vent*, opérette nouvelle dans laquelle M^{lle} Chrétienne remplit un rôle travesti.

Le gérant : J. PANIER.

CORSETS PLASTIQUES.

Il est fort peu de personnes qui n'aient entendu parler d'un nouveau corset, qui, sous la dénomination de *Corset plastique*, a déjà eu un grand retentissement. Mais on ignore généralement quel est le principe de sa supériorité et de son nom. Le voici : A la suite de travaux immenses et après

avoir moulé plusieurs centaines de sujets vivants, on a obtenu une classification méthodique des torsos féminins, classification que la médecine elle-même ignore, mais qui n'en est pas moins certaine, absolue, et au moyen de laquelle les femmes de toutes les races, de tous les pays du monde, depuis la svelte Anglaise jusqu'à la Flamande la plus développée, pourvu qu'elle soit faite normalement, rentrent dans une des huit catégories de forme, dans un des huit types de M^{me} Bonvallet, et trouvent seulement chez elle le corset qui leur est propre, qui les habille selon toutes les règles de l'art et de la plastique. Or donc, les plus difficiles en fait d'élégance, les plus susceptibles en fait d'hygiène, en sortant des salons de M^{me} Bonvallet, à Paris, 5, boulevard de Strasbourg, proclameront, comme toutes les dames qui les y ont précédées, que le corset plastique est le roi des corsets.

MAISONS RECOMMANDÉES.

- L. Brandus**, Brosse Volta-Electrique, boulevard Bonne-Nouvelle, 35.
- Vittor et Co**, Bronze d'art, 88, rue Popincourt.
- M^{me} Bonvallet**, corsets plastiques, 5, boul. de Strasbourg.
- M^{me} Le Sault**, Maison de santé, 44, rue de la Tour, Passy-Paris.
- Condillac et Renaison**, Reine des Eaux de table, 3, passage Saint-Croix-de-la-Bretonnerie.
- Photographie de Alph. Naze**, avenue Montaigne, 25.
- Dentiers en caoutchouc vulcanisé**, 243, rue Saint-Honoré.
- Peyrat et Co**, Bois vulcanisé, caisses à fleurs et treillages, 27, rue du Mail.
- Jules Léon et Co**, banquiers, directeurs de la Banque de Crédit commerciale, rue Richer, 39,

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.

GRANDES EAUX A VERSAILLES

Dimanche 4 août. Chemin de fer rue Saint-Lazare et boul. Montparnasse. Billets d'aller et retour.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

Gare Saint-Lazare.
TRAIN DE PLAISIR DE PARIS A DIEPPE.
FÊTES DU COMICE AGRICOLE.
2^e classe 15 fr., 3^e classe 10 fr., aller et retour.
Départ de Paris, le samedi 3 août à 11 h. 15 m. du soir.
Départ de Dieppe, le dimanche 4, à 9 h. 15 m. du soir.

AVIS AU COMMERCE.

La maison G. Rodrigues et A. Léon fils fait des AVANCES SUR CONSIGNATIONS de toutes espèces de marchandises, tissus, produits fabriqués, etc.; se charge également d'achat et vente à la commission. Pour les renseignements, s'adresser tous les jours, de 9 heures à 5 heures, au siège social, rue Paradis-Poissonnière, 53. On traite aussi par correspondance. (Ecrire franco.)

OUVERTURE DE LA CHASSE.

9,000 VÊTEMENTS en velours anglais, rayés et cotés et unis à 19 fr. et..... 29 fr. l'habillement complet. Rue du faubourg Saint-Martin, 148, ter, AU GAGNE PETIT. On fait sur mesure en 48 h.

ON PEUT DOUBLER SON CAPITAL EN 3 ANS et sans risques. Exploitation en pleine activité; garanties sérieuses et considérables; prévues à l'appui; réalisation facile. Office commercial et industriel, boulevard Sébastopol, 6, R. D.

OFFRE D'ARGENT ET DE CREDIT

On peut recevoir des emprunts de toute importance contre hypothèque, lettre de change, police d'assurance, titres ou quelque autre sûreté personnelle ou réelle, à des conditions avantageuses. — S'adresser seulement par lettres bien explicatives et affranchies à S. et M., 83, Grange Road, London, S. E. — Point de réponse aux commissionnaires.

DENTIER EN ROSE

CAOUTCHOUC VULCANISÉ. Ces nouveaux dentiers ont le précieux avantage de se poser sans douleur; ils sont doux aux gencives, très légers, d'une grande force, et surtout très utiles aux personnes sujettes aux névralgies. DEBRAY, 243, rue Saint-Honoré, près la place Vendôme, de neuf à cinq heures. — Prix très modérés.

VAUVRAY FRERES fabricants.

Bronzes, Pendules, etc. — 37, rue des Marais-Saint-Martin.

TANNIN FOURQUET

guérit en 3 jours les maladies rebelles au copahu, cubèbe et nitr. d'argent. Fourquet, ph., 29, r. des Lombards, à la Barbe d'or. (Exp.)

GRANDS MAGASINS DE MEUBLES

ET TAPISSERIES. OSMONT, 24, St-Antoine.

ON DEMANDE 150,000 F.

On donne une position avantageuse d'intéressé, de commanditaire ou associé. Garanties très sérieuses (même hypothécaires) sont offertes au prêteur, suivant les conditions du prêt. Office commercial, boulevard Sébastopol, 6, r. d.

NETTOYAGE DES TACHES

sur la soie, le velours, la laine sur toutes les étoffes et sur les gants, sans laisser aucune odeur, par la

BENZINE-COLLAS.

1 fr. 25 c. le flac., 8, rue Dauphine à Paris. Médaille à l'Exposition universelle.

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE PARIS

Le commerce est prévenu que le Comptoir est en mesure, so t par ses propres agens, soit par ses correspondants à l'étranger, d'ouvrir des crédits sur les principales places de l'Europe, de l'Asie, de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Australie.

Le Comptoir met aussi à la disposition des personnes qui ont besoin de voyager d'affaires ou d'agrément, en France ou l'étranger, les lettres de crédit et de recommandation qui peuvent leur être nécessaires.

En outre, le Comptoir a organisé un service spécial ayant pour objet de venir en aide au commerce dans ses rapports actuels avec les Etats-Unis, au moyen de crédits remboursables, suivant les circonstances, soit par des tirages sur l'Europe, soit par des envois de pièces, au mieux des intérêts des importateurs français.

Gd hôtel de famille, villa Victoria l'Etoile, 7, av. Saint-Cloud. Table et service dans les appartements.

BANDAGE A PRESSION DE BAS EN HAUT.

Ce nouveau système presse de bas en haut et soutient les intestins, ainsi que pourrait le faire le doigt appliqué sur l'ouverture herniaire. Avec ce bandage simple, léger et solide, le malade peut, sans gêne, se livrer aux exercices les plus violents. Chez l'inventeur, M. GONTARD, médecin-bandagiste, rue des Vieux-Augustins, 16, Paris.

ABOLITION DES PRESSES A COPIER

Nouveau système chimique. Avantages : Faire son courrier pressé, avoir immédiatement une ou plusieurs copies. Eviter de faire connaître sa correspondance aux employés qu'on occupe à la presse ordinaire. On fait soi-même le tre et copie en écrivant sa lettre. Prix 6 fr. les 6 feuilles chimiques. On expédie franco par la poste. Envoyer un mandat sur la poste de 6 fr., à M. Fiéchele, rue Olivier, Paris.

N'ARRACHEZ PAS! GUÉRISSEZ!

D^r DUNNEF, dentiste, faubourg Saint-Honoré. Guérison des dents garantie. Il suffit d'un seul pansement.

AVIS.

Le nouveau directeur de l'Agence industrielle, 17, rue du Temple, ouverte de 10 h. à 4 h., a l'honneur de prévenir le public qu'il se charge, outre la vente des fonds de commerce, des affaires litigieuses, recouvrements, prêts et placements hypothécaires.

BRONZES D'ART.

Les propriétaires des magasins de bronzes (ancienne fabrique Ed. Vittoz et Co), continuent leur exposition de bronzes d'art, pendules, candélabres, lustres, flambeaux, statuettes, groupes, feux, suspensions de salle à manger et objets de fantaisie, rue Popincourt, 88, à la fabrique. Vente à prix fixe.

EAU DE LA FLORIDE.

Un seul flacon donne en peu de temps et pour toujours, aux cheveux et à la barbe la nuance désirable; ne tache ni ne salit. — LABRUGIERE, chimiste, honoré d'une médaille, rue de la Feuillade, 7, au 1^{er}. — Flacon, 6 fr. (Affr.)

M. PROTIN AUX CÉLIBATAIRES MARIAGES

38 BIS, RUE VIVIENNE.

Huit années d'un succès immense dans les Négociations de Mariages ont valu à M. PROTIN des rapports avec les plus honorables familles. — Une mère, en s'adressant à lui, trouve pour sa fille un mariage prompt et réunissant tous les avantages en rapport avec sa position sociale et pécuniaire. — Toujours discrétion et moralité scrupuleusement observées. — Les positions de fortune secondaires ne sont point admises. — Des intermédiaires d'une haute moralité seront, comme toujours, parfaitement accueillis. (Affranchir.)

CGMPAGNIE DES CHEMINS DE FER De Paris à Lyon et à la Méditerranée (partie nord du réseau) SERVICE DIRECT DE

PARIS A MILAN

Par Mâcon, Culoz, le Mont-Cenis, Turin, Verceil, Novare et Magenta. Trajet en 40 heures.

Billets valables pour 15 jours avec faculté de s'arrêter à Dijon, Mâcon, Culoz, Aix-les-Bains, Chambéry, Chamousset, Saint-Jean-de-Maurienne, Suze, Turin, Verceil, (Palestro et la Sésia), Novare et Magenta.

DE PARIS A	1 ^{re} CLASSE.		2 ^e CLASSE.		3 ^e CLASSE.	
	fr.	c.	fr.	c.	fr.	c.
AUX-LES-BAINS.	65	15	48	85	35	70
CHAMBE.....	66	35	49	75	36	30
CHAMOUSSET..	69	15	51	85	37	70
TURIN.....	103	70	83	75	66	30
NOVARE.....	114	40	91	40	72	60
MILAN.....	118	45	95	20	74	35

CORRESPONDANCES : Chamousset, pour Moutiers et Albertville. (Diligence); à Saint-Jean-de-Maurienne, pour Modène et Lans-le-Bourg. (Diligence); à Turin, pour Pignerol-Coni, Alexandrie, Montebello et Gènes. (Chemin de fer); à Novare, pour Arona, (Sesto Calende) et le lac Majeur; à Milan, pour Bergame, Brescia, Monza, Camerlata, Come et Varèse. (Chemin de fer).

S'adresser, pour les renseignements, à l'administration du chemin de fer Victor-Emmanuel, 48 bis, rue Basse-du-Rempart, et à la gare de Lyon, boulevard Mazas, au bureau des correspondances, où sont délivrés les billets. Des voitures de poste, à 2, 3, 4, 5, et 6 7 places, pour la traversée du mont Cenis, peuvent être retenues à ce bureau quelques jours à l'avance.

ALBERT HARDUIN, seul fermier des annonces du CHARIVARI, Rue de la Bourse, 3.

EAUX GAZEUSES NATURELLES DE TABLE

CONDILLAC Reine des EAUX DE TABLE, RENAISSON.

Dans tous les restaurants et cafés, au même prix que l'eau de seltz factice.

Unies au vin ou au sirop, ces eaux gazeuses naturelles forment une boisson des plus agréables. Elles sont sans rivales pour la digestion. L'eau artificielle de Seltz n'est qu'une gossière imitation des eaux gazeuses naturelles, c'est le produit d'un mélange de blanc d'Espagne et d'acide sulfurique (huile de vitriol), dans de l'eau plus ou moins pure.

Dépôt chez tous les marchands d'eaux minérales naturelles et chez tous les pharmaciens. Administration générale de la Compagnie des Eaux gazeuses naturelles de table 3, PASSAGE SAINTE-CROIX-DE-LA-BRETONNERIE, 3, A PARIS.

IRRIGATEURS
Invention du Docteur EGUISIER,
Indispensables pour LAVEMENTS et INJECTIONS. Nouveau Brevet de perfectionnement s. g. d. g. récompense à l'Exposition universelle de 1855.
L'IRRIGATEUR, marque L. F., est reconnu supérieur par tous les Médecins; son tube est à vis mobile; il fonctionne seul; ne se dérègle jamais et dure indéfiniment.
PRIX 14 FRANCS ET AU-DESSUS.
DÉPÔT CENTRAL CHEZ DRAPIER ET FILS BANDAGISTES-HERNIAIRES
Rue de RIVOLI, 41, et boul. de Sébastopol, pl. de la Tour-St.-Jacques. — Expéd. dans toute l'Europe.